

Jésus et Tito

Velibor Čolić

Gaïa

Jésus et Tito

Velibor Čolić

En 1970, dans la Yougoslavie de Tito, Velibor a six ans et veut devenir footballeur. Noir et Brésilien, de préférence.
« *Relativement tôt, je me suis rendu compte que mes souvenirs, mon enfance, toute ma vie d'avant, appartenaient au Jurassic Park communiste, disparu et enterré avec l'idée de la Yougoslavie.* » Velibor feuillette ses souvenirs : une enfance sous le signe de la bonne étoile — rouge — et une adolescence sous influence rock'n roll. On ne choisit pas toujours ses icônes : le petit Jésus contre le maréchal Tito est un match qui se joue tous les jours à la maison. Velibor navigue entre Jack London et Pelé, puis dans les années 80 entre les Clash et Bukowski. Son grand amour sera la littérature. Devenu grand, Velibor rêve d'être poète. Maudit, évidemment.

Velibor Čolić est né en 1964 en Bosnie, et vit en France depuis 1992. Plusieurs de ses ouvrages en serbo-croate sont traduits en français par Mireille Robin, comme *Les Bosniaques* ou *La vie fantasmagoriquement brève et étrange d'Amadeo Modigliani*. Depuis *Archanges* (2008), il écrit en français.
Voici *Jésus et Tito*, à la croisée d'*Amarcord* de Fellini et de *Je me souviens* de Georges Perec.

Jésus et Tito

du même auteur
chez le même éditeur

Archanges (2008)

aux éditions Le Serpent à Plumes

Les Bosniaques (1993)
La vie fantasmagoriquement brève et étrange d'Amadeo Modigliani (1995)
Chronique des oubliés (1996)
Mother Funker (2001)
Perdido (2005)

aux éditions Gallimard

Sarajevo omnibus (2012)
Ederlezi, comédie pessimiste (2014)

Velibor Čolić

Jésus et Tito

(roman inventaire)

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© gettyimages / Takashi Kojima

© Gaïa Éditions, 2010

ISBN 13 : 978-2-84720-464-3

Comme tous les autres, le texte qui suit est un mélange d'imagination et de mémoire. La grande Histoire s'invite constamment, sans être vraiment sollicitée, dans les petits riens d'un garçon, puis d'un adolescent et enfin d'un soldat d'une armée qui tombe déjà en cendres. Le garçon grandit trop vite, entre les omniprésents portraits du maréchal Tito et les minuscules images de l'enfant Jésus que lui montre sa mère. Une enfance dorée, coincée au milieu des montagnes bosniaques, entre l'étoile rouge et les sirènes de l'Occident. Et, finalement, plus rien que des cendres, on a échangé la fin du communisme pour le crépuscule du capitalisme.

Relativement tôt, à vingt-huit ans, je me suis rendu compte que tous mes souvenirs, mon enfance, toute ma vie d'avant, appartenaient au *Jurassic Park* communiste, disparu et enterré en même temps que l'idée de la Yougoslavie, pays des Slaves du Sud.

Notre histoire se déroule entre 1970 et 1985, durant les quinze années qui ont annoncé la fin d'un monde qui nous paraissait pourtant sûr et éternel, le monde du « socialisme à la yougoslave ».

Ce livre est un *bildungsroman*, forme instable, fébrile, dispersée quelque part entre *Georges Perec* et *Julio Cortázar*, entre le pessimisme lucide de *John Fante* et la *tragi-comédie slave* à la *Jaroslav Hašek*.

C'est peut-être aussi un *roman inventaire*, perdu et retrouvé, vécu et imaginé dans l'impossible espace entre *je ne mens pas* et *je me souviens*.

Une seule évidence : la mémoire est aussi Histoire.
Sauf qu'on ne la vérifie pas.

Notre bonne étoile

Les Croates, les Yougoslaves et les Brésiliens

Ma Mère dit que nous sommes *Croates*, mon Père que nous sommes *Yougoslaves*. Moi, je n'en sais rien. Quand on passe nos vacances chez les cousins en Croatie, je me sens croate. Mais ça reste flou. D'autant qu'un de mes cousins me dit que je porte un prénom serbe. « Velibor, me dit-il, c'est un prénom de plouc, un truc de chez les Serbes. » Son prénom à lui est Ivan, et je l'envie pour ça. Mais bon, que faire ?

– N'importe quoi, m'assure mon Père, Ivan, ce n'est que le prénom de l'un de ces foutus apôtres. Ton prénom à toi, mon fils, est un prénom slave…

Ici, il faut dire que je suis né un vendredi, le 13 juin 1964, jour de la Saint-Antoine-de-Padoue. « Voilà, a dit ma Grand-Mère, le petit a lui-même choisi son prénom – ce sera Antoine. » Mon Père, en quatrième année de droit à Belgrade à l'époque, n'a rien dit. Ça l'embêtait vraiment que son fiston, 4 kg et demi, 55 centimètres, porte le nom d'un saint. Pendant deux jours d'affilée, il est allé à la bibliothèque municipale où il a épluché un tas de livres d'histoire. Il cherchait un prénom slave, bien antérieur à l'arrivée des chrétiens dans les Balkans.

Le lundi matin, dès l'ouverture, il s'est pointé à la mairie tout content de sa trouvaille. *Velibor*, un prénom bien de chez nous. Ça veut dire *Grand Sapin* dans notre langue, mais bien évidemment un prénom, ça ne se traduit pas.

Plus tard, je veux devenir un grand joueur de foot. Noir et brésilien de préférence. Un pro, une perle brillante, rare, sur les terrains du monde entier. Le numéro 9 ou le 7, je ne sais pas encore. Même, peut-être, un bon numéro 10. Un mec sympa qui marque des buts et fait ensuite un tour d'honneur

en saluant la foule. Un technicien, malin et souple, maillot bleu yougoslave et cheveux longs jusqu'aux épaules, comme un vrai footballeur brésilien. Un buteur impitoyable mais sympa, même avec l'adversaire.

Quand je serai grand, je me nommerai *Jairzinho*[*]. J'ai juste un petit problème. Je ne sais pas comment on devient *noir*.

Le fusil

J'ai déjà un vélo et un ballon de foot. Et puis, pour les vacances de Pâques, l'oncle Franjo de Zagreb nous ramène un fusil à air comprimé. « Rien de vivant, dit-il, ne visez que des cibles mortes. Je ne sais pas, des boîtes de conserves, des trucs comme ça. D'accord ? »

Après, derrière la maison, on se met à dégommer des escargots. On les pose par terre, on approche le fusil le plus possible, et *tsap*. Portées par une force pour nous incompréhensible, les balles font facilement exploser les pauvres coquilles. Au bout de quelques jours, on aurait pu créer un véritable cimetière d'escargots. Enfin, c'est plutôt chiant. Les pauvres bêtes ne bougent presque pas. Elles se contentent de baver et implorent sans doute la miséricorde de leur dieu.

Mais bon, mon Frère et moi, nous sommes impitoyables. De vrais chasseurs, patients et barbares. Un beau samedi, on en tue une bonne quinzaine, une défaite rude et sans appel. On aligne les pauvres mollusques et on leur fait un enterrement militaire avec des drapeaux et de la musique. Nous sommes cruels, peut-être, mais nous respectons nos ennemis.

---

* Jair Ventura Filho, dit Jairzinho, était un footballeur brésilien dans les années 1970. *(Toutes les notes sont de l'auteur.)*

Quelques semaines plus tard, bien entraînés, nous arrivons même à tuer un pigeon.

Une étoile

Nous fabriquons des tubes en carton puis nous nous cognons les uns les autres sur la tête, comme des malades. Les plus grands et les plus forts s'appellent les *lourdingues*, et nous, les plus petits et les plus faibles, les *légers*. Le jeu s'interrompt soudainement, le jour où on casse le nez de Fido le Mouton.

– Quel con, conclut notre chef, Vlado le Sauvage.

– Il n'est plus le Mouton ? je demande alors.

– Non, à partir d'aujourd'hui, il est con.

– Si son père apprend ça, dit Pips, il va nous arracher les couilles.

– Mon cul, répond Vlado.

Nous jetons nos tubes et nous partons traîner ailleurs sur-le-champ. Nos pieds nus soulèvent la poussière dorée de notre enfance, nous sommes comme des poneys sauvages, bronzés et minces. Dans nos cheveux, le vent joue ses belles sonates estivales ; nos juillets sont interminables, dorés et encore plus sains que les montagnes qui nous entourent. Nos poches sont pleines de cailloux et de billes. Nous avons de belles cicatrices blanches et fines un peu partout, surtout aux genoux, on dirait les cheveux minces et blancs d'une grand-mère.

Nous savons quelques trucs de vrais mecs – arrêter un ballon de la poitrine, tirer une taffe sur une clope, ou choisir une pastèque dans un champ, la plus sucrée, la plus mûre. Le reste, le monde et tout ça, nous nous en fichons royalement. La vie n'est qu'une suite de beaux jours, quelque chose de mystérieux et de changeant, où la belle lune chasse le soleil, où la neige tombe puis disparaît, où la rivière gonfle

puis mincit soudain en août jusqu'à devenir un fin filet d'eau sale. Chaque occasion de grandir, nous la refusons. Nous savons que ce monde n'est pas fait pour les vrais Indiens comme nous. Nous restons là, quelque part entre Peter Pan et Tom Sawyer, entre deux siècles, véritables enfants du soleil, sauvages et bronzés, malins et forts. Notre univers est exclusivement masculin, et c'est tant mieux. Les *squaws*, aucun besoin d'elles, bien évidemment.

Et tout là-haut, au-dessus de nos têtes, et même un peu plus haut encore, là où n'arrivent que les flamants et les grues sauvages, notre bonne et belle étoile veille sur nous.

La grenouille et le serpent

Notre chef Vlado le Sauvage glisse une cigarette allumée dans la bouche d'une grenouille. Le pauvre animal inspire, gonfle comme un ballon de handball et finit par exploser. Ensuite on regarde, on se penche pour voir s'il reste quand même quelque chose de la pauvre grenouille…

Dans la plupart des cas, il ne reste plus que les pattes arrière. Sinon, un peu de bave et de sang clair. « Elle a *isplosé*, s'exclame presque toujours Fido le Con, vous regardez pour rien. Elle a *isplosé*, pouff, comme ça, mes potes… »

Parfois, nous tuons aussi un petit serpent d'eau. Vlado le Sauvage prépare un lance-pierre très spécial et se pointe devant la grande mare. Avec la sagesse d'un Indien, il attend le pauvre reptile. Et le moment venu, il s'arrête de respirer, les muscles de son cou bronzé se tendent et *tsaap*…

Ensuite, nous exposons le serpent sur la route, comme s'il était toujours vivant, pour faire peur aux bonnes femmes et à notre voisin Džemo le Renard qui, chaque matin, promène sa gueule de bois quelque part par ici. Comme si c'était son chien.

Vlado le Sauvage

Au début, on l'appelait Vlado l'Indien. Mais, le jour où on a vu *Croc-Blanc* à la télé, on a décidé de changer son surnom pour Vlado le Sauvage.

Il habite une toute petite maison de briques avec sa vieille mère Ruža, une mémère folle à lier, une sacrée pochtronne, toujours habillée d'un long manteau d'homme. Blond comme les blés et costaud comme la terre, Vlado est plus âgé que nous. Il ne va jamais à l'école : « J'en ai rien à branler, dit-il, je sais lire dans la poussière et dans le ciel. » Et, à onze ans, il a déjà des démêlés avec les flics.

Il sait fabriquer des pièges, se rouler une cigarette et connaît de superbes histoires cochonnes. Toujours habillé n'importe comment, il porte des chemises militaires et des pantalons qui, lavage après lavage, ont perdu leur forme. Il prend parfois le train de nuit pour Sarajevo, il y va « travailler un peu », comme il dit, son éternelle cigarette clouée au bec.

Il est donc pickpocket, et c'est un vrai, un professionnel, qui déplume les ivrognes et les *Gastarbeiters* qui rentrent au pays après avoir sué sang et eau dans les pays capitalistes. Le reste du temps, il traîne dans le quartier ou dans les champs, devant le cinéma où sa mère vend des graines de citrouille grillées aux *cinéphiles* qui s'amassent pour aller voir Bruce Lee ou Bud Spencer, le gros cow-boy des westerns européens.

On dit que son père est militaire ou taulard, *tzigane blanc* ou forain. Mais peu importe, parce qu'il n'est jamais là. On dit que sa mère est devenue folle à cause des avions ; que, toute gamine, pendant la Deuxième Guerre, elle a vécu un bombardement et que, depuis, elle est un peu à côté de la

plaque. Nous, les enfants, on gueule après elle : « *Pazi Ruže avioni kruže*[*] *!* » Et la pauvre se jette immédiatement par terre. Son fils Vlado a un peu honte d'elle, il attend ses dix-huit ans pour partir « en Amérique, ou en Afrique, je ne sais pas encore ». Notre voisin Hasan le Flic dit : « Je l'attends, tôt ou tard ce gamin finira en taule. » Mon Père, le camarade juge, déclare : « Les enfants ont davantage besoin de modèles que de critiques. » Et notre instit Tzane ajoute, toujours à propos de lui : « L'homme est foncièrement bon. Seulement, parfois, les enfants ne savent pas quelle chance ils ont de vivre sous un régime socialiste ! »

La liste de ses exploits est longue comme une année gitane. Une fois, un cirque s'est installé dans notre bled. Le bon Dieu sait quand et comment, Vlado a réussi à y voler un petit singe. Il l'a ramené dans sa petite maison, puis il est sorti. En rentrant, sa mère, déjà un peu pompette, s'est retrouvée face à face avec le pauvre animal effrayé. Complètement affolée, elle est sortie de la maison en hurlant : « Vlado, Vlado, mon fils, on a un diable dans la maison ! » Et là encore, les flics n'ont rien pu faire. À cette époque, notre chef Vlado n'avait que onze ans.

Vlado le Sauvage est un enfant mûri prématurément, rapide comme un serpent et plus fort qu'un loup. Déjà tout petit, il possédait une sagesse quasi adulte, il dévorait les bandes dessinées bon marché et les fraises sauvages. Maintenant, il boit des bières et ensuite il rote comme un homme, un vrai. Il nous apprend à dire « putain », « salope » et « mon cul ». Parfois, il nous montre son engin et ses couilles bizarres. L'une d'entre elles, la droite, est au moins trois fois plus grosse que l'autre. « C'est une maladie, nous dit-il, que j'ai chopée avec une pute. » Et, si on lui file quelques pièces, on a même le droit de les toucher.

---

[*] « *Attention Rose, les avions attaquent !* »

Comme moi, Vlado le Sauvage rêve les yeux grand ouverts. Sauf que ses rêves sont peuplés de grosses femmes, de flingues et de villes étrangères.

Sans qu'il le sache, ses rêves sont *américains*.

Les miens non. Enfin, pas encore.

La femme de notre voisin

Branka, la femme de notre voisin Hasan, a une fois encore dormi chez nous. Je la vois, elle boit du café avec ma Mère dans la cuisine. Son œil droit est bleu comme une prune. Elle tremble un peu en mettant du sucre dans sa tasse.

– Enfin bon, dit ma Mère, il fait ça seulement quand il est bourré…

– Il est bourré presque tous les jours, rétorque la voisine.

– Mais il te reproche quoi au juste ?

– Il dit que je suis une pute… Après, il me tabasse…

Ma Mère se lève et ajoute de l'eau sur la plaque électrique pour un deuxième café.

– Et tu ne peux pas appeler la police ? dit-elle en regardant quelque part au loin.

– Ben, non. Tu sais bien qu'il est lui-même flic. J'ai peur, il a un flingue.

– Mon Dieu, dit ma Mère.

La voisine soupire. Sur son cou, je vois une longue et ancienne cicatrice très claire, presque blanche. Son ventre indique qu'elle en est déjà au septième mois de sa grossesse. Il est drôle, son ventre, on dirait une pastèque grecque.

– Deux morceaux de sucre ? demande ma Mère.

– Eh oui, comme d'habitude, dit la voisine.

Je prends mon fusil à air comprimé, je dis « bonjour » au passage, et je sors dans la cour derrière la maison. Mon Frère m'attend déjà. On en a marre des escargots, ça bouge presque pas, c'est trop facile. Aujourd'hui on va essayer de

dégommer des moineaux, juste comme ça, pour s'entraîner. L'avant-dernière étape avant d'en arriver au vrai truc. Tuer un gros, un vrai pigeon de la volière de notre voisin Hasan le Flic.

On va viser le blanc, le plus beau, celui qui sait transmettre les messages.

Hasan le Flic

Il a le plus beau flingue du quartier, notre voisin Hasan Husenić, surnommé Hasan le Flic. Il possède un Beretta, fabriqué chez nous en Yougoslavie, un uniforme bleu rassurant, et un superbe képi orné de notre belle étoile rouge. C'est un sacré gaillard, une grande gueule.

Selon sa femme Branka, il boit une bouteille de raki et une caisse de bières par jour. Tous les jours. Après, il sort devant sa maison et il chante à tue-tête des chansons révolutionnaires.

Il a une Fiat 750 blanche, mais aussi, rien que pour lui, une Zastava 101, la bagnole des flics, pour aller travailler. Comme par miracle, il est toujours bien rasé, ses cheveux sont coupés court, cette coiffure dite militaire, si chère à mon Père. Il fume du tabac à rouler et il est, comme moi, supporter du *F. C. Partizan* de Belgrade.

Une fois, au bord de notre rivière, j'ai vu qu'il avait le portrait de notre maréchal Tito tatoué sur l'épaule. Il est basané, mais personne n'ose le traiter de Tzigane. C'est un flic, et pas n'importe lequel. Notre voisin Hasan est la terreur des voleurs et des pickpockets. Et comme il porte son uniforme en permanence, on ne sait jamais vraiment s'il est en service ou non. « Toujours, a-t-il dit une fois à mon Père, être flic, ce n'est pas un métier, c'est un destin. »

Il tabasse régulièrement sa femme, mais bon, chez nous, ce n'est pas vraiment grave. Une, deux gifles par-ci par-là.

Et alors ? Presque tous les mecs en font autant. De toute façon, sa femme Branka est une sacrée commère.

La chose la plus bizarre, c'est que notre voisin Hasan adore les pigeons. Il en a plein son grenier. De beaux pigeons blancs, gros et propres, qui savent apparemment transmettre les messages. Des pigeons voyageurs ou un truc comme ça. Très fier, Hasan a même participé à quelques compétitions, mais il n'a jamais rien gagné. On ne comprend pas, avec des pigeons pareils, tous malins et gras. Mais que dalle. Pourtant, lui, il ne désespère pas. « Je ne suis pas pistonné, dit-il, la clope au bec, mais je les niquerai tous un jour. »

Et puis, le jour du nouvel an 1976, il blessera son pote de beuveries, Džemo le Renard, pendant une dispute d'ivrognes. Juste un peu, à la jambe gauche. Il perdra son boulot. Après, il deviendra simple gardien de chantiers, mais nous continuerons à l'appeler Hasan le Flic.

C'est vrai, être flic, c'est son destin.

Un oiseau comme une rose

Comme ça, une fois à terre, l'oiseau ressemble à une rose. Ses plumes blanches et la tache de sang, d'abord toute petite – on dirait un cercle parfait –, et ensuite de plus en plus grande, instable, comme si quelqu'un versait de l'encre rouge dans un verre de lait.

C'est un pur hasard. Le pigeon dormait sur le toit et, au moment où j'ai visé sa tête, je ne pensais pas vraiment le tuer. Elle était bien visible, se détachant sur le toit noirci par le temps, aux tuiles décrépites recouvertes d'une épaisse couche de moisi, du vert et du gris, on aurait dit des cendres. L'oiseau ressemblait donc à une boule de neige déposée là, oubliée depuis décembre. La petite balle de plomb l'a atteint un peu plus bas, à gauche, elle a traversé l'aile et disparu quelque part entre ses poumons et son cœur.